

Marie-Clémence
Bordet-Nicaise

On ne choisit pas
qui on aime

Récit



« Je suis chrétienne,
bourgeoise, et mariée
avec une femme. »

Flammarion

Issue d'une famille bourgeoise et catholique, Marie-Clémence avait une vie toute tracée. À 21 ans, elle était en couple avec un garçon charmant que ses parents appréciaient, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Jusqu'au jour où Aurore, une collègue de travail, est entrée dans sa vie, pour ne plus en sortir. En quelques mois, Marie-Clémence se sépare de son fiancé, s'installe avec Aurore et commence à construire une vie heureuse et épanouie. Dès lors, elle décide de l'annoncer à sa famille et à ses proches, chez qui les réactions sont diverses. Son histoire d'amour a bouleversé, au cours des années, son rapport à sa famille, à son milieu social, à la société, à la religion et à ses rêves de petite fille.

Ce récit est un témoignage lumineux et émouvant, où l'on suit tous les combats qu'elle a dû mener pour être enfin acceptée, tant au sein de sa famille qu'aux yeux de la société.

*Née en 1987 en Bourgogne, **Marie-Clémence Bordet-Nicaise** habite à Dax. Elle est chargée de production pour des films institutionnels. Elle est également l'auteur du blog « Marie-Clémence », suivi par dix mille lecteurs.*

Flammarion

On ne choisit pas
qui on aime

Marie-Clémence Bordet-Nicaise

On ne choisit pas
qui on aime

Flammarion

© Flammarion, 2019.
ISBN : 978-2-0814-8581-5

À Aurore et Charlie.

Chapitre 1

Je m'appelle Marie-Clémence. Je suis née en 1987 dans une famille unie, aimante, plutôt aisée : une « bonne famille », comme on dit. J'ai reçu une éducation simple, chrétienne, au sein d'une fratrie de quatre enfants, un grand frère et deux petites sœurs. Mes parents sont issus de familles bourguignonnes, catholiques et bourgeoises. Ils se sont rencontrés jeunes, se sont mariés vite et se sont engagés dans une vie proche de celle de leurs parents, portée par leur foi. J'ai été élevée avec une ligne directrice : l'amour. Chez nous, on n'est jamais méchant, on est des gentils, on ne juge pas les autres, on n'est jamais trop expressifs, toujours discrets, polis.

Tout était tellement tracé.

Petite, je me souviens m'installer dans la cuisine familiale et lire tous les magazines de mobilier et décoration que je pouvais trouver, et passer des après-midi entiers à programmer ma vie future. Je

On ne choisit pas qui on aime

choisissais chaque meuble, dessinais le plan exact de l'architecture que je voulais pour ma maison, le tout pensé pour réussir une vie de famille parfaite comme je la désirais. J'annonçai d'ailleurs très vite à mes parents mon projet de vie : me marier avec un dentiste ! Argument avancé à ce moment-là : un dentiste gagne beaucoup d'argent, travaille beaucoup mais peut avoir son cabinet dans une annexe de la maison, donc être présent pour sa famille. J'imaginai un métier d'institutrice, trois enfants, deux garçons et une fille. Une vie rangée, très rangée.

Je ne me suis jamais interrogée sur ma sexualité. Il me semble que j'ai toujours pensé que l'on tombait amoureux d'une personne et pas d'un genre. Je n'ai fréquenté que des garçons, mais je ne me posais même pas la question de savoir ce qui m'attirait.

Après quelques amours furtives et inintéressantes d'adolescence, j'ai vécu, pendant cinq ans, une très jolie histoire avec un garçon. Rencontré au lycée, je suis très vite tombée amoureuse de ce musicien rêveur, d'une gentillesse et d'une douceur absolues. Je me projetais très bien avec lui dans cette vie d'adulte que je m'étais programmée. Il venait d'une famille catholique, plutôt classique, bourgeoise, et me disait rêver d'une vie avec maison et enfants.

Chapitre 1

Il dessinait avec moi le tableau parfait que j'avais imaginé en y ajoutant la musique, sa passion et son métier, comme booster d'amour.

En 2008, à 21 ans, je suis arrivée par hasard en stage dans une jeune société qui s'occupait du public des émissions de télévision. Au bout de quelques jours, on m'a envoyée travailler sur un plateau télé (*L'Édition spéciale* sur Canal +) en m'informant : « Demain tu travailles avec Aurore, une blonde, tu verras, tu la retrouveras sur place. »

Le lendemain, dans le métro en direction du tournage, j'ai remarqué une fille, blonde peroxydée aux cheveux très courts, casque audio sur les oreilles et doudoune, l'air dur, perdue dans ses pensées et pas très souriante. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai tout de suite su que c'était avec elle que j'avais rendez-vous ; j'étais intriguée par cette fille si... masculine. Je l'observais de loin.

Pas de coup de foudre. Nous avons travaillé ensemble toute la journée mais mes souvenirs ne sont pas très précis, on s'est bien entendues je crois. Aurore m'a raconté plus tard qu'elle n'avait vu en moi qu'une petite stagiaire de plus à former, jeune et coincée.

Puis les semaines ont passé. Nous nous voyions souvent, entourées de nos collègues, et nous avons formé petit à petit un groupe d'amis. On sortait ensemble le soir après le travail, souvent jusque

On ne choisit pas qui on aime

très tard. On faisait la fête, on allait dans des restaurants, des bars... Moi qui étais plutôt de nature réservée, qui ne mettais quasiment jamais les pieds dans des restaurants, je découvrais une vie différente. Et j'ai vite pris goût à ces sorties, cet état d'ivresse, ces soirées qui n'en finissaient plus, à danser sans s'arrêter.

J'étais heureuse.

J'avais mes propres amis, moi qui peinais à rencontrer d'autres personnes que celles que je fréquentais depuis le lycée, je profitais de l'instant, je me sentais libre. Ce fut, je crois, une des périodes les plus légères de ma vie. Je me lâchais enfin ! Je fréquentais des gens de tous horizons, souvent plus âgés que moi (Aurore et la plupart avaient bientôt 30 ans, j'entrais dans ma vingtaine), de toutes sexualités, toutes origines, et la vie avec eux était un ascenseur émotionnel.

Je continuais bien sûr de voir mes plus anciens amis, et mon copain, mais ma vie s'est vite scindée en deux. Petit à petit, je me suis créé deux existences.

Chapitre 2

Je voyais mon copain deux, trois fois par semaine et j'en étais très heureuse, mais je vivais sans arrêt dans la projection de notre couple dans le futur. Il était une image. On était une image. On s'aimait profondément, on était les meilleurs amis du monde, les meilleurs soutiens aussi, mais on ne vibrait déjà plus. Nos chemins de vie commençaient à prendre des directions différentes.

Je voyais Aurore dans mon groupe d'amis/ collègues tous les jours et presque tous les soirs. Elle faisait partie de mon quotidien.

Elle me faisait rire. Beaucoup.

Elle racontait les histoires, elle racontait les gens avec tellement de justesse ! Elle observait, remarquait tout. Je la trouvais impressionnante, drôle, mystérieuse. Je crois que je ne me souviens même pas de m'être interrogée sur sa sexualité à elle. On ne parlait pas vraiment de nos vies privées. Je ne sais pas, je ne m'en souviens pas. Elle n'a

On ne choisit pas qui on aime

jamais caché qu'elle aimait les femmes, mais je ne crois pas qu'elle en parlait. Je ne la voyais pas comme « la copine lesbienne », juste comme une personne qui faisait partie de ma vie et dont, petit à petit, je ne pouvais plus me passer. On était tellement différentes, je voyais que l'on venait de deux planètes opposées l'une à l'autre, que nos personnalités n'avaient rien à voir. J'étais la petite bourgeoise, jeune, douce, polie, réservée, calme. Elle avait huit ans de plus que moi, avait eu une enfance hors normes, elle était drôle, extravertie, sociable, elle aimait sortir, se bagarrer, vivre à cent à l'heure...

Et puis, un matin, je me suis levée pour aller à ce stage comme tous les jours, mais en m'habillant, je m'en souviens très bien, j'ai voulu lui plaire.

À elle. Juste à elle.

D'un coup, j'ai commencé à penser pour elle.

J'étais déjà assez féminine, mais encore très « ado », et j'ai eu soudain ce besoin d'éclorre, de sortir de ce corps d'enfant. Je n'avais rien perçu entre nous encore, mais, d'un coup, je voulais qu'elle me trouve belle, très belle. Je voulais me démarquer des autres. Je ne voulais plus être seulement sa petite collègue, je voulais qu'elle ne voie que moi. Je ne me demandais pas ce que je ressentais pour elle. Mais je savais ce que je voulais qu'elle ressente pour moi.

Chapitre 2

J'ai commencé à porter des robes tous les jours, des jupes crayon, des hauts plus féminins, sexy, des escarpins, un maquillage plus « femme »... Je faisais très attention à ses regards. Je voulais la surprendre en train de me regarder. Je voulais être sa seule obsession. Je crois que jamais je n'avais ressenti ça.

Et je sentais que ça fonctionnait, même si je ne me le disais pas clairement. Elle me regardait. Et ce jeu de séduction est devenu une addiction. On s'écrivait des messages tous les jours – sans se dire les choses – et ne pas se voir une journée devenait problématique. L'effet de groupe nous aidait beaucoup, car on ne se voyait que rarement toutes les deux. Chaque fois que je recevais un SMS, mon cœur (j'ai d'abord spontanément écrit « mon corps » – lapsus) se serrait. Chaque sonnerie de téléphone me rendait dingue, même si c'était juste pour parler travail. L'idée même qu'elle puisse m'écrire un message à moi, juste à moi, qu'elle fasse la démarche de chercher mon nom dans son répertoire, suffisait à faire ma journée.

Un soir, nous avons fait la fête dans un bar comme souvent avec des collègues. Tout le monde était ivre. Un jeu bête et gentil s'est installé dans le groupe. Aurore devait, ainsi qu'un autre collègue, embrasser tout le monde un par un, juste un baiser

On ne choisit pas qui on aime

sur la bouche pour rire, comme ça. Mon cœur s'est emballé, j'allais tomber dans les pommes !

Elle a fait le tour, embrassé chaque personne, puis elle est arrivée à mon niveau. Mon cœur s'est arrêté. Je la fixais.

Je devais être rouge, ou très blanche, je ne sais pas, mais le temps était suspendu.

Et alors que tout s'arrêtait autour de nous... elle a feint de ne pas me voir, elle est directement passée à la personne suivante, elle ne m'a pas embrassée.

J'étais abasourdie. Triste. Honteuse. Le cœur brisé. Elle m'ignorait, elle n'avait pas envie de moi. Pire, peut-être que je la dégoûtais au point qu'elle ne veuille pas m'embrasser, même pour un jeu. J'étais en colère. Contre moi. Pas contre elle. Contre moi ! Comment avais-je pu croire un instant que ma parade fonctionnait ? Comment avais-je pu croire qu'une personne pouvait éprouver du désir pour moi ? Quelle idiote ! Petite bourgeoise frustrée qui n'arrivait pas à dégager quelque chose, qui n'arrivait pas à rayonner. Je me détestais.

Chapitre 3

Après cet épisode de déception et de frustration intenses, j'essayais de me rebooster. J'étais devenue totalement dépendante de cette relation (était-ce déjà une « relation » ?), et Aurore me relançait dès que je m'éloignais un peu. Si je me convainquais d'arrêter mon jeu de séduction à sens unique un matin, elle m'envoyait un signe dans la journée qui suffisait à me faire retomber dans mes travers.

Je me sentais tellement belle dans son regard. Moi qui étais incapable depuis l'enfance de me déterminer physiquement, de me classer, d'évaluer si j'étais belle ou laide, ou encore lambda, un regard de sa part et j'avais l'impression d'être « visible ». Cela peut paraître étrange, mais lorsqu'elle regardait mes yeux, je les regardais à mon tour dans le miroir comme pour la première fois. Lorsqu'elle faisait un petit commentaire sur ma couleur de peau, je passais ensuite des minutes entières à la redécouvrir. Si elle parlait de mon parfum, je réalisais que j'avais une

On ne choisit pas qui on aime

identité jusque dans mon odeur. Comme si j'étais transparente depuis toujours et qu'elle dessinait avec ses yeux chaque millimètre de mon visage, de mes traits, de mon corps.

Voilà, elle donnait du corps à mon existence.

Je ne comprenais absolument pas où elle voulait aller, et je ne savais pas plus où moi je voulais aller. J'étais en couple, amoureuse, elle était une femme, nous n'avions rien à faire ensemble, tout cela n'avait aucun sens. Mais l'instinct nous fait parfois faire des choses insensées... ou totalement nécessaires, peut-être.

En février 2009, nous étions invitées toutes les deux à l'anniversaire de Silvère, un collègue et ami très proche. Cette soirée fut fantastique. Je me sentais belle, forte et désirée. Tout le monde était ivre, dansait, chantait. Aurore et moi étions proches, elle me faisait rire, tellement rire.

Tard dans la soirée, je ne trouvais plus Aurore. Je suis entrée dans la chambre de Silvère, qui était plongée dans le noir, et je l'ai trouvée, appuyée à son bureau. J'ai cru qu'elle était triste, qu'elle s'était isolée car elle avait un problème. J'ai fermé la porte et je me suis approchée d'elle. Je n'avais aucun objectif, je ne me disais rien. Je vivais l'instant présent. Et à cet instant-là, j'étais seule, en face d'elle, dans le silence.

Chapitre 3

Elle s'est approchée de moi, très lentement, m'a serrée dans ses bras, très lentement, et a embrassé mon cou, très lentement, en remontant petit à petit. Je frissonnais, je tremblais. Dans ce silence qui m'a semblé durer de longues minutes, je l'ai doucement repoussée avant qu'elle n'atteigne ma bouche.

« Non, Aurore, je ne suis pas celle qu'il te faut. Tu te trompes, ça ne peut pas être moi. » Et je suis partie. J'ai pris mes affaires, et je suis rentrée chez moi.

Cette situation n'était-elle pas absurde ? À quoi est-ce que je jouais ? Cela n'avait aucun sens, aucune logique ! Bien évidemment, mon âme entière rêvait d'être avec elle, mais impossible de connecter ces sentiments à la réalité.

Je jouais à un jeu avec Aurore depuis des semaines. Comme si je voulais juste voir si elle avait vraiment envie d'être avec moi. Oui, je voulais simplement en avoir la confirmation. Et elle me l'avait donnée à cet instant dans cette chambre. Et comme si pour moi le jeu s'arrêtait là, j'étais partie. Cela devenait cruel.

Impossible de m'avouer qu'en fait je tombais amoureuse.

Je suis rentrée chez moi à l'aube, et suis tout de suite repartie chez mes parents pour le week-end.

On ne choisit pas qui on aime

J'étais totalement bouleversée. Obsédée à chaque seconde par son image, je me passais en boucle ces quelques instants vécus dans le noir avec elle. Le ventre déchiré par l'envie furieuse d'avoir un signe de sa part. Savoir où elle était, comment elle allait, ce qu'elle ressentait. Je pensais qu'elle devait m'en vouloir terriblement, se sentir humiliée par ce rejet, dont j'étais la seule responsable.

J'ai prié pour que mon téléphone sonne, qu'elle m'envoie un signe, un mot. Rien ne venait. La frustration était immense.

Alors j'ai décidé de lui écrire un SMS.

« Dis-moi quelque chose. »

Quelques mots lancés comme un appel au secours depuis mon train qui m'emmenait loin d'elle. Elle ne me répondra pas. Je ne mérite pas qu'elle me réponde.

Tandis que je me noyais dans ce flot de pensées, mon téléphone sonna. Et mon cœur s'est arrêté. C'était elle.

Elle ne me détestait pas.

« Je n'aime pas te savoir loin de moi. »

Mon Dieu, moi non plus je ne le supportais pas.

Le week-end passa. Je me tordais le ventre à penser à elle. Rentrée à Paris, je cherchais à la recontacter. Je voulais lui parler. Mais elle faisait la morte. Elle avait disparu. Elle ne répondait ni à mes messages ni à mes appels. Elle avait même

Chapitre 3

supprimé son profil Facebook. Impossible de la joindre. Personne n'avait de nouvelles depuis trois jours. Et ça me rendait malade. Malade. Malade. Tout partait en vrille. Nous étions jusqu'ici sur des non-dits, c'était un jeu. Mais ce petit jeu était terminé.

Au bout de cette interminable attente, un soir, alors que je me demandais pourquoi elle me rejetait si elle n'aimait pas me savoir loin d'elle, je reçus enfin une réponse. Elle me proposait de la retrouver dans un café, vers la gare du Nord. Il était près de minuit, j'étais au lit. En quelques minutes, je me suis douchée, habillée et maquillée comme jamais, et je suis partie à l'autre bout de Paris pour la retrouver.

C'était un soir de match de rugby, et Aurore était seule à une table, dans un bar, avec une bière, à regarder ce match sur un écran géant. Je me suis assise en face d'elle, le cœur sur le point d'exploser. Nous nous sommes regardées longuement sans rien dire.

« Qu'est-ce que tu veux ? me demanda-t-elle.

— Que tu m'embrasses. »

Elle rit.

« T'embrasser ?

— Oui. J'ai réfléchi, je veux que tu m'embrasses. Juste un baiser.

— Un seul ?

On ne choisit pas qui on aime

— Oui. Je veux juste que tu m'embrasses, une fois.

— Tu sais, baby girl, moi, on ne m'embrasse pas une seule fois. Si je t'embrasse maintenant, je t'embrasserai toujours. »

Mon Dieu, j'implosais. Et je ne comprenais pas. C'est incroyable, mais je ne comprenais pas. Je trouvais cela absurde qu'elle me refuse un baiser, elle qui avait cherché à m'embrasser quelques jours avant. J'étais, à cet instant, persuadée qu'un seul baiser suffirait à calmer ce mal de ventre et ce désir. Qu'il fallait aller au bout de ça pour que ma vie reprenne un cours normal.

J'avais la vingtaine, j'étais naïve et je ne comprenais pas ce qu'elle venait de me dire, qui était pourtant essentiel. Elle était en train de poser les bases de notre amour.

Chapitre 4

L'équilibre était totalement inversé.

Aurore m'avait couru après pendant des mois, j'avais joué de mes charmes, je l'avais poussée à bout, puis je l'avais rejetée. Et maintenant, j'étais là, à espérer un signe d'elle, et elle me laissait.

Mais pas tout à fait. Nous n'abordions désormais plus ce sujet-là, mais nous passions nos journées et nos nuits ensemble. Nous trouvions chaque jour un nouveau prétexte pour continuer de nous voir après le travail, et le plus souvent, elle finissait par dormir chez moi. Il ne se passait absolument rien. Nous étions juste inséparables. Soudées. Chaque heure passée séparée l'une de l'autre devenait problématique, intolérable.

Nous dormions chez moi, dans le même lit, sans s'embrasser, sans se prendre dans les bras, sans être en couple, mais nos rapports dépassaient tout ça. Chaque seconde était un délice. Une relation fusionnelle, mêlant amitié et amour. Je vivais

On ne choisit pas qui on aime

tellement dans un monde parallèle que je ne réalisais même pas que j'étais, de fait, déjà infidèle. Car oui, j'étais toujours en couple. Et plutôt heureuse, même si nous nous essoufflions un peu. Pas de disputes, pas de soupirs, il ne m'énervait pas, il était fidèle à lui-même. Finalement, tout était presque normal.

J'avais deux vies.

D'un côté, je restais persuadée que ce garçon que je connaissais depuis le lycée était l'homme de ma vie. Il ne me venait même pas à l'esprit qu'une autre voie soit possible, que je pouvais ne pas finir mes jours avec lui. Il n'y avait pas de plan B. Un seul plan : lui. Nous passions encore du temps ensemble, mais nous ne cherchions plus, je crois, à en passer davantage, à se dégager du temps l'un pour l'autre.

De l'autre côté, comme un dédoublement de ma personnalité, je vivais ces instants avec Aurore et je faisais tout pour les prolonger. Elle me fascinait. Je la trouvais tellement énigmatique, je ne parvenais pas à lire en elle. Mais j'avais confiance. J'étais prête à m'abandonner totalement à elle, sans pour autant savoir qui elle était.

Moi qui étais si sage, moi qui me couchais si tôt, avec un rythme de vie très enfantin encore, moi qui ne prenais aucun risque, moi qui ne me

Chapitre 4

laisais jusque-là jamais surprendre par l'imprévu, je ne voyais d'un coup aucun inconvénient à ressortir de chez moi à 1 heure du matin pour aller la rejoindre à l'autre bout de la capitale et errer avec elle dans les rues toute la nuit. Lorsque je repense à cette période, je suis fascinée et effrayée. J'avais une double vie, et je ne prenais aucun recul. J'ai mené ces deux existences sans me poser la question de la finalité. Sans me demander où j'allais. Ni qui j'allais pouvoir faire souffrir. Je ne pensais pas au cœur d'Aurore, ni à celui de mon copain. J'obéissais à mon instinct, et le monde extérieur n'existait pas.

Les semaines s'écoulaient, le temps passa. Ma relation avec Aurore devenait de plus en plus forte. Les gens disaient « Aurore et Marie-Clémence », nous ne formions qu'un(e). Et je continuais de mener ces deux vies simultanément. Une à deux fois par semaine, je retrouvais mon copain, et nous passions la nuit ensemble. Il m'accompagnait à mes réunions de famille, j'allais aux siennes, nous étions bien. Et chaque seconde du reste de ma vie était consacrée à aimer Aurore.

Mais je n'avais toujours pas eu mon baiser.

Je le lui réclamais, souvent. Elle me le refusait, toujours.

Je lui demandais pourquoi, je l'implorais, en vain. Un soir, alors que nous sortions d'un concert

On ne choisit pas qui on aime

avec des amis, nous marchions dans la rue, derrière le groupe, seules. Je l'ai fixée et lui ai demandé, pour la centième fois, de m'embrasser.

Elle m'a répondu : « Non, pas ce soir, ce n'est pas le bon moment.

— Il n'y a pas de bon moment ! » lui répliquai-je.

Elle m'a dit : « Le jour où on s'embrassera, on s'en souviendra, cet instant sera exceptionnel. Ça ne peut pas être ici, bêtement, dans la rue. »

Comme à chaque fois, ce soir-là, nous sommes rentrées chez moi, et nous avons passé la nuit à parler de tout et de rien, à se regarder sans se toucher.

Elle s'est levée à l'aube pour partir prendre un train. J'étais allongée, somnolente. Elle s'est penchée vers moi, a plongé son regard dans le mien et m'a embrassée.

Chapitre 5

J'avais alors officiellement basculé : j'étais infidèle.

Aussi fou que cela puisse paraître, et moi qui n'ai aucune tolérance sur l'infidélité dans le couple, je ne le percevais pas comme cela. Je ne me sentais pas concernée. Mon copain et moi nous éloignons de plus en plus depuis un moment. Cela ne venait pas que de moi, c'était même plutôt l'inverse. Il rêvait de quitter Paris et de vivre sa vie de musicien à Londres, de voyager, de rencontrer d'autres personnes, de développer son talent. Et moi j'étais bien à Paris, je ne voulais pas partir, je voulais m'installer dans un vrai appartement, travailler, fonder une famille. Parfois même, sans le formuler clairement, il sous-entendait une vie l'un sans l'autre. Il me disait que l'on s'empêchait peut-être d'être « libres », que nous n'étions plus si bénéfiques que ça l'un pour l'autre. Et moi je résistais. Il m'ouvrait la porte et je ne voulais pas

On ne choisit pas qui on aime

quitter cette sécurité que j'avais avec lui. Je ne voulais pas prendre de risque, je crois. Alors je le retenais et je lui rappelais que nous étions faits pour être ensemble. Jamais on ne s'engueulait, on ne se faisait pas de reproches, on se respectait énormément.

Personne ne se doutait une seule seconde que Marie-Clémence, la gentille, sage et ennuyeuse Marie-Clémence, menait une double vie avec une femme. Même mes meilleurs amis à qui je pouvais tout confier, ça, je ne pouvais pas leur dire. Je ne voulais pas leur dire. Je n'envisageais même pas de leur dire.

Nous formions avec Silvère, notre ami et collègue, un trio infernal et inséparable. Il faisait entièrement partie de notre quotidien, et nous profitions souvent d'être chez lui pour passer du temps toutes les deux sans que cela paraisse louche. Mais il ne savait rien. Il nous regardait, amusé, nous taquinait parfois, mais nous niions sans cesse. Nous voulions garder cette relation exceptionnelle et secrète.

J'aimais l'inexplicable et je ne voulais pas le partager. Surtout pas avec des mots. Avec le recul, je pense que je fuyais l'idée de devoir verbaliser ce que je vivais, de devoir expliquer. Car cela aurait nécessité de prendre de la hauteur. Et sûrement,